

« Lâchez les dogmes ! »

On trouve tout dans les trois grandes expositions d'architecture qui se tiennent actuellement à Paris : du beau, du toc, du « moderne classique », des maisons-entonnoirs, des maisons-hélicoptères. Le seul dogme, c'est qu'il n'y en a plus

Il fallait être « post-moderne » l'an dernier pour être dans le coup en architecture. Il est de bon ton, cet automne, de faire tomber le préfixe : la modernité revient en force. A Paris, trois expositions lui sont consacrées, à l'Ecole supérieure des beaux-arts et à l'Institut français d'architecture. Elle revient, mais ses partisans sont loin de former un camp unanime, hormis pour enterrer le post-modernisme coupable d'amours interdites, pêle-mêle avec l'histoire, avec les beaux dessins et avec les médias.

Certains la voient dans « l'air du temps », qui donne tout à l'architecte, les matériaux et la sensibilité d'aujourd'hui. Un seul dogme : il n'y en a plus. D'autres veulent poursuivre le projet d'une modernité inachevée, trahie. Certes, il ne s'agit plus de faire du Le Corbusier — et en a-t-on tellement fait d'ailleurs ? —, mais de penser comme lui que l'architecte est le rêveur de cités moins injustes. Trois expositions qui sont d'abord des débats d'idées.

C'EST vrai que les idées ne se pressent pas toujours pour arriver en France. En architecture, elles musardent dix, quinze ans, aux Etats-Unis, en Italie, au Japon avant de se poser chez nous. Et une fois là, elles ne durent pas le temps... d'un débat. Elles se consomment en une soirée parisienne.

Le post-modernisme était parti en guerre contre l'architecture impersonnelle, sans toujours éviter, c'est vrai, la fascination rétro pour l'histoire. Et l'année dernière, il a fait bruisser tous les salons. On l'enterre aujourd'hui. Sa naissance était sans doute un peu fabriquée, un peu mondaine ; sa « mort » est suspecte. Il y a du meurtre dans l'air. Voilà l'ensemble des post-modernistes transformés en faiseurs d'aquarelles... Et le champ reste libre pour les chercheurs de modernité. Peut-être est-ce ainsi qu'on avance en architecture : par exclusions successives.

La modernité s'appelle « air du temps » dans l'exposition de la Biennale de Paris ; elle est « un projet inachevé » au Festival d'automne. Des deux côtés, on sait que le mouvement moderne n'a pas tenu ses promesses. L'échec des successeurs du Bauhaus et des Le Corbusier est inscrit dans l'espace, dans les caricatures de tours et de barres. Mais qui est coupable ? La trop grande ambition des modernes utopistes qui voulaient des cités moins injustes et construire « un monde meilleur » ou alors un système économique et social qui a récupéré leurs objectifs, qui les a trahis ? Et aujourd'hui, faut-il reprendre, rendre vie à ce vieux projet moderne ou plonger dans les cités, les regarder et y puiser, peut-être de quoi les rendre meilleures, peut-être pas, car l'essentiel est de faire l'architecture de son temps ?

Une verrière transformée en vaste

atelier d'archi : avec images grandeur nature, tables de travail, esquisses et dessins. Voilà les jeunes de la Biennale. Des étrangers surtout, Japonais, Américains, Australiens, Italiens. Des panneaux d'exposition hyperclassiques, quelques maquettes, des textes explicatifs et le portrait du ou des maîtres qui ont conçu l'œuvre : ici, la modernité inachevée du Festival d'automne, avec ses architectes déjà un peu blanchis sous le harnais. Alors la polémique sur la modernité, une simple affaire de génération ? Ce n'est pas si simple.

Maisons-réfrigérateurs, maisons-entonnoirs, maisons-hélicoptères qui se posent dans la forêt, instituts aux colonnades-éprouvettes, cubes à habiter que la végétation va étouffer, centres communaux dont les toits sont de verre et, aussi, ces immenses espaces intérieurs d'une sobriété toute monacale : on trouve de tout à la Biennale ! Du très beau et du laid, encore que dans le cadre de cette exposition, ces mots n'aient pas grand sens. Il y règne une espèce de jubilation de créateurs-bricoleurs prêts à piquer dans « l'air du temps » leur pitance : la tôle ondulée et l'acier, le bois, les arbres, le néon, la couleur, le bruit. Il y souffle comme un air de liberté, d'appétit gourmand, de culot tranquille, ni le présent, ni l'histoire, ni Le Corbusier ne font peur et on saisit à brassées ce qui passe et ce qui reste. Une sorte de Mai-68. Les architectes s'ébrouent, font vaciller les vieux dogmes : interdit d'interdire. Ils ont quarante ans, à peine la fin de l'adolescence dans ce métier. Ce sont des païens.

On est plus grave au Festival d'automne. On y expose du logement social, des universités, des villages de vacances et des centrales nucléaires. De la belle ouvrage souvent. On y parle contraintes techniques et financières, programme, site, coût et, en filigrane, de l'inévitable dialogue du bâtisseur avec l'incontournable marchand de cellules à habiter. On s'amuse moins au Festival d'automne. Mais la réa-

lité de l'architecture, c'est ça aussi. On pourrait même y bâiller, devant ces maisons presque éternelles, alors que, dehors, tout bouge, les lumières clignotent, un concert de rock s'achève dans la banlieue, la vie refait partout son paysage et plus personne n'a de certitude à défendre. On le pourrait, mais sur les panneaux hyperclassiques, sur ces immeubles sérieux est resté comme accroché un rêve d'archi-

tecte pour des villes qui seraient à tout le monde, et il y a encore des taudis dans les banlieues.

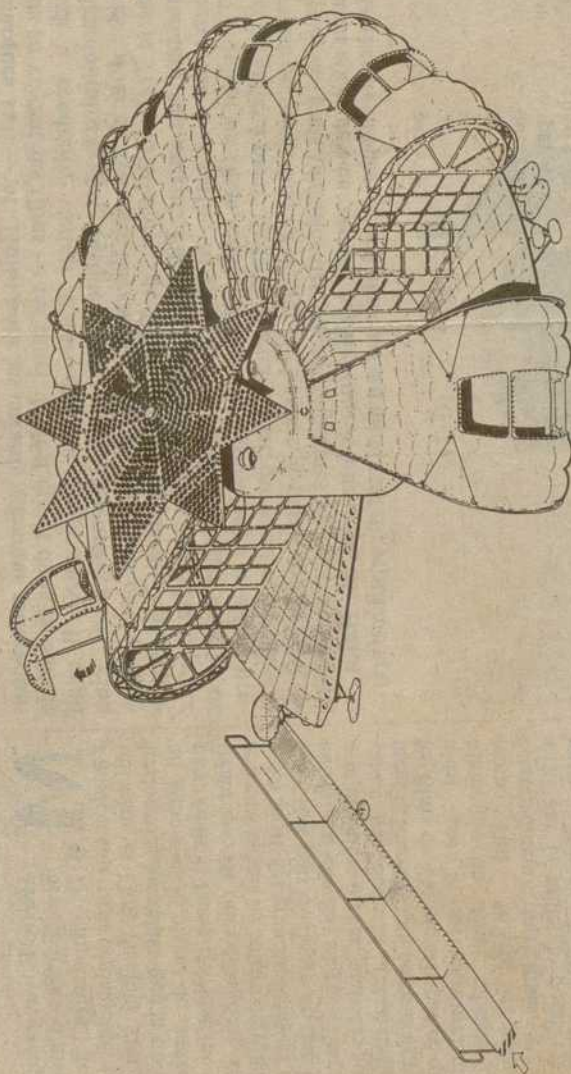
C'est vrai que cette responsabilité écrasante de bâtir des mondes meilleurs que voulait le mouvement moderne s'est parfois transformée en code hypocrite de bonne conduite, de bonne conscience de démiurge. Aux païens de jouer pour secouer les dogmes. Mais c'est quoi, l'architecture, sans cette responsabilité-là ?

Andrée Mazzolini

« La modernité ou l'esprit du temps », Ecole supérieure des beaux-arts, 14, rue Bonaparte, de 12 h 30 à 20 heures, jusqu'au 15 novembre.

« La modernité, un projet inachevé », Ecole des beaux-arts, quai Malaquais, jusqu'au 14 novembre.

« La construction moderne », Institut français d'architecture, 6, rue de Tournon, jusqu'au 13 novembre.



La « maison mandarine » du « future system » de Jan Kaplicky et David Nixon. La modernité vue « dans la sophistication, la complexité, la performance »...

6 matin
6 novembre 1982